ÉLÉMENTS DE LA TRADITION MOÏ

Le terme générique — et passablement injurieux — de *Moï* est appliqué par les Vietnamiens à un groupe de populations des hauts-plateaux de l'Indochine, que les ethnologues qualifient de « malayo-polynésiennes » (1). Les Cambodgiens les nomment *Phnong* et les Laotiens *Kha,* ce qui implique, de la même façon, le mépris et la crainte superstitieuse à la fois qu'éprouvent les habitants de la plaine au regard des « sauvages » montagnards. Eux-mêmes ne se désignent par aucun terme générique. Pourtant, et bien que fragmentée en de nombreuses tribus, cette population possède d'incontestables éléments d'unité — ethniques, linguistiques, de civilisation matérielle, voire de tradition — que le R.P. Dournes tenta, dans un ouvrage de synthèse (2), de traduire par le terme de *Pemsiens* (de l'ancienne dénomination officielle française : « Populations Montagnards du Sud Indochinois », couramment abrégée en « P.M.S.I. »). Toutefois, dans un ouvrage plus récent (3), il les qualifie bizarrement d'« Indiens », pour exprimer leur condition de migrants, de peuple sans nation, refoulé par le fourmillement envahissant de la plaine. Entre ces deux mots, on devine la réalité d'un échec, d'une illusion, d'une dégradation accélérée que n'arrêtent ni l'ingéniosité du vocabulaire, ni les bonnes intentions, et qui

(1) « Ce sont des Indonésiens ». (Jean Naudou, *Le Néolithique de l'Asie méridionale,* in *L'Homme avant l'écriture,* Paris, 1959). Le terme de « malayo-polynésien » désigne la famille *linguistique* à laquelle il est convenu de les rattacher en majorité. On les qualifie aussi de « proto-indochinois », ce qui ne veut rien dire, sinon qu'ils sont les occupants légitimes de leur terre.

(2) *Les Populations Montagnardes du Sud Indochinois (Pemsiens),* par Dam-Bo (Jacques Dournes), Ed. France-Asie, Saïgon, 1950.

(3) *Dieu aime les Païens,* par Jacques Dournes (Paris, 1963).

se concluera — la « civilisation » côtière, la malaria, l'alcool et la guerre aidant — par l'anéantissement pur et simple, au mieux par la constitution de « réserves » à l'intention des ethnologues et des touristes (4).

Il ne viendrait plus à l'idée de personne de qualifier le peuple moï de *primitif,* selon la terminologie surannée de M. Lévy-Bruhl, tant la *décadence* y est patente, et d'ailleurs consciente : tentant d'expliquer la résistance des Jaraï à l'évangélisation, le P. Dournes écrit : « Ils sentent la dégénérescence les menacer, mais épargner ceux qui se font chrétiens. Alors, ils essaient de les empêcher « *afin que ceux-ci dégénèrent* (hret) *avec eux* ». (5). Ils perçoivent, semble-t-il — et non sans quelques raison — cette conversion comme une échappatoire au destin commun, comme un chemin de traverse recoupant ce que les Sré nomment *guung Kon Chau,* la « piste des hommes » (6). Cette piste des hommes est-elle une voie traditionnelle ? Le mot, pris tel quel, est excessif. Mais on découvre ici et là, comme des cailloux blancs semés au bord des sentiers de la forêt, les débris d'une image du monde dont l'initiale pureté ne peut faire de doute, et que tous les observateurs récents voient disparaître un à un, d'année en année, sous leurs yeux étonnés ou navrés (7). C'est le propre — on n'ose pas dire le privilège — de notre âge finissant, que de pouvoir observer de telles accélérations cycliques.

Voyage aux origines

Le voyage aux origines doit remonter, si l'on on croit

(4) Il est significatif qu'après avoir été l'un des principaux artisans de la *fixation* des langues moï par l'écriture, le P. Dournes lui-même enseigne finalement — et officie — en langue vietnamienne...

(5) *Dieu aime les Païens,* p. 125.

(6) Cf. Jacques Dournes, *En suivant la Piste des hommes* (Paris, 1955). *Guung,* le chemin, la voie, est aussi bien la manière d'être ou d'agir, la mélodie d'un chant, ou la tradition.

(7) « Le coutumier oral (des Jarai) est à l'heure actuelle en voie de totale disparition » (P. B. Lafont, *To'lo'i Djuat,* Paris, 1963).

« Je crois ces Indiens reliquats d'un vieux peuple épuisé, qui

une chanson mnog-gar, jusqu'à l'indistinction primordiale :

> « A l'origine des Temps, il n'y avait qu'un pays de boue, pays de Nduu et Ndoh... » (8)

Les légendes, toutefois, en sont d'accord : ces peuplades des hauts-plateaux sont issues d'anciens navigateurs, venus d'une terre du soleil levant située « de l'autre côté de la mer ». Nous rejoignons ici d'autant plus nettement le symbolisme traditionnel de la traversée maritime d'est en ouest, identique au cours apparent du soleil, que celle-ci possède elle-même un caractère merveilleux. « Au début, avant toute chose, un homme et une femme demeurent sur une terre qui est en bordure de l'océan, au pied de la montagne Kang R'Naê... », dit la légende sré, évocatrice du Paradis terrestre. Ce couple primordial, Khot et Kho, chassé par les tigres , doit se réfugier dans une île, puis gagner le continent occidental, poussé par l'ennui, et aussi par le goût qu'ont de ses filles les Chinois et les Chams. On ne précise pas d'où viennent ceux-ci, peut-être issus d'un autre monde ; d'autres récits font d'ailleurs penser que le continent était inhabité. Les légendes font effectuer la traversée, tantôt sur le dos d'un canard merveilleux, tantôt sur celui d'une baleine, dont nous rappellerons plus loin l'importance symbolique. Le fonds légendaire est plein d'aventures maritimes où se retrouvent l'île et la baleine — également connues des autres peuples migrants du Pacifique

a déjà connu sa maturité et tombe en décadence, rameau devenu stérile... » (J. Dournes, *Dieu aime les Païens*, p. 75).

« Un travail forcé les arrache à leurs rizières, engendrant la pauvreté, la famine parfois, la décadence peu à peu » (Dam Bo, *op. cit*, p. 958).

Traitant de la désastreuse malaria, le Dr Delbove y ajoute « l'influence nocive des populations étrangères refoulant, petit à petit, les primitifs autochtones vers des régions peu hospitalières ou, au contraire, les englobant et en faisant un ramassis de déclassés. L'alcool, la syphilis importés largement par les conquérants, contribuent certes pour une bonne part à cet avilissement que subissent malheureusement la plupart des Moïs de l'Hinterland indochinois » (*Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises*, Saïgon, 1946).

(8) Georges Condominas, *Nous avons mangé la forêt* (Paris, 1957), p. 263.

(9) —, ainsi que la « Mère du sel ». Diverses invocations jarai se réfèrent aux sites et aux génies du bord de mer. De fait, il est quasi certain que les Moï occupaient le rivage de la Mer de Chine avant d'être refoulés — ou de se retirer d'eux-mêmes avec les éléments de leur Tradition — dans la montagne boisée de l'intérieur.

Le continent primordial est-il vraiment l'image du Paradis, ou la migration marine est-elle un intermède entre deux phases sédentaires ? Le symbolisme de la genèse est lié à celui de la métallurgie, qui est un art de sédentaires. Le monde des origines a été *forgé* : « Bung prend un petit marteau et forge la Terre ; il prend un marteau court et forge le Ciel. Tiah, la Terre, et Truu, le Ciel se marient... », confirmant par là le mythe universel de l'union du Ciel et de la Terre comme source de la manifestation. Les articulations — voire l'âme — du premier humain, ont été forgées :

> « On fit le soufflet pour forger bras et jambes,
> pour forger les membres et les articuler. » (10)

Le rôle démiurgique de la forge est lié, comme partout ailleurs, à la divinité du tonnerre : Tvashtri forge l'arme d'Indra ; l'engoulevent moï forge celle de Könas : l'une et l'autre de ces armes s'identifient à la foudre.

Le mythe du déluge n'est pas, lui non plus, étranger à la Tradition montagnarde : « Autrefois l'océan grossit, envahit les terres, et ce fut une inondation qui couvrit et détruisit tout... » Les deux survivants, frère et sœur, furent déposés dans un tambour au sommet du mont Yaang-Lö, aux confins des pays sré et röglai. On trouve une légende très semblable — l'arche étant cette fois, non un tambour, mais un tronc d'arbre creux — chez les Khmu du Nord-Laos, seule population de cette région qui semble apparentée aux Montagnards du sud, et qui conserve également le souvenir d'une migration par mer. Le couple ainsi sauvé des

(9) Cf. *Note sur la Tradition polynésienne*, par Jean-Louis Grison (*Etudes Traditionnelles* n° 426).

(10) *Dieu aime les Païens*, p. 72. On se souvient que le premier forgeron de la Tradition védique, Brahmanaspati, forgea ou souda le monde.

eaux diluviales est, comme il se doit, à l'origine d'un cycle neuf.

Le déluge marque une brisure décisive dans l'organisation du monde : la fin de l'état paradisiaque, et somme toute la rupture des liens entre Ciel et Terre. « A l'origine, dit la légende sré, les hottes étaient le fruit du bambou ; elles poussaient toutes seules ; il n'y avait qu'à les cueillir toutes faites... De même les nattes étaient le fruit du jonc ; on les cueillait toutes faites. Mais le Déluge est arrivé, qui a tout changé : hottes, paniers et nattes ne poussent plus comme des fruits ; il faut que nous les fassions complètement... » De même, avant le déluge, « s'il voulait des fruits, l'homme n'avait qu'à les cueillir ; viande et poisson, il en avait toujours sous la main. Le paddy poussait de lui-même ; la pischette piochait seule la terre du *mir* (11)... » Toute évocation des origines — par exemple de la fondation des rites sacrificiels chez les Mnong-gar — se conclut par la formule : « Cela se passait avant le Déluge. »

« Avant le Déluge », bien sûr, les animaux parlaient et vivaient dans la familiarité des hommes. On a vu que la grande navigation vers l'Occident, la fuite du Paradis, avait été causée initialement par un conflit entre les animaux et les hommes. L'homme de la chute, l'homme « orphelin » d'après-déluge avait besoin, pour survivre, de techniques élémentaires qui lui furent providentiellement enseignées, soit par les Esprits célestes, soit par certains animaux dont a tout lieu de penser qu'ils sont la forme visible des premiers :

« Soleil descend à terre enseigner Sörden
à faire le coupe-coupe, à faire la hache,
à faire le couteau, à faire l'arbalète... »

Les modèles de tous les objets usuels sont demeurés, depuis cette époque, fixés *dans le ciel :* « Vous n'avez qu'à copier les étoiles.. » ; telle constellation est le modèle du mortier à riz, telle autre de la charrue ; comment tracer un chemin ? En copiant la Voie lactée : « Imitez cette voie sur la terre », dit le roi des singes. Plus remarquable encore — car le symbolisme de la navigation maritime peut y trouver sa significa-

(11) Le *mir* est une rizière de montagne obtenue, le plus souvent, en « mangeant la forêt » par brûlis.

tion décisive — le modèle de la pirogue est fourni par la constellation *aho,* qui n'est autre que la Grande Ourse.

On a dit plus haut la fonction démiurgique de la forge. On trouve à son origine l'engoulevent, l'oiseau qui forgea la hache du Tonnerre. Le travail du forgeron demeure de nos jours, notamment chez les Sedang, une fonction sacrée nécessitant une initiation préalable. De fait, aucun acte de la vie courante qui ait cessé d'avoir valeur rituelle, aucun qui ne trouve son fondement aux origines : « Depuis toujours, nous faisons ainsi ; c'est comme cela depuis le commencement... »

« Nous agissons comme les Ancêtres d'Autrefois,
nous agissons comme la Mère d'Antan... »

chante une prière mnong-gar.

On relève, dans la Tradition moï, une très nette conscience de l'unité originelle, rompue par une véritable diaspora. Autrefois, rapporte une légende stieng, « tout les Moï ne formaient qu'une seule tribu qui habitait en bordure de la Mer de Chine, du côté du soleil levant. » C'est lorsqu'ils auraient quitté le rivage maritime pour les montagnes de l'intérieur que se serait produite la différenciation, doublée d'une véritable « confusion des langues » : « Alors qu'autrefois nos ancêtres parlaient tous la même langue, ils ne se comprirent plus quand ils se dispersèrent dans toutes les directions. » Le fait est d'autant plus digne d'intérêt qu'il subsiste, selon le P. Dournes, des vestiges d'un « langage archaïque et secret commun à bien des tribus dont les dialectes sont, au demeurant, différents », langage utilisé dans le chant de la Tradition immémoriale (12). Il faut souligner un étonnant parallèle : chez les Khmu du Nord-Laos, dont nous avons dit qu'ils étaient apparentés à nos peuplades du sud, le couple sauvé des eaux du Déluge donna naissance à deux citrouilles dont s'échappèrent, par un trou, toutes les variétés des habitants du pays. Il n'est pas nécessaire, pensons-nous, d'insister sur le caractère fondamentalement traditionnel de telles légendes.

(12) Dam Bo, *op. cit.*, p. 953-954.

Entre le Ciel et la Terre

Au fond de la mémoire des Anciens, sont marquées les traces d'une cosmologie dont les éléments rejoignent l'universel. Ainsi de ce récit sré, précieusement recueilli par le P. Dournes (13) : « Aux origines, ce n'est pas notre monde solaire et lunaire qui fut créé le premier. Tout a été créé dans le monde supérieur de K'Du dam Thang ; de là la création passa dans le second ciel, domaine de K'Mang dam Jong, et enfin dans le troisième ciel de K'Tang dam Priö — tous trois héros mythologiques immortels. — De là-haut, KYai dam Du a transporté toute la création dans trois autres mondes inférieurs, en profondeur, les Enfers. Le créé passa ainsi d'abord au *Brah Ting,* chez K'Bung dam Dur, puis au *Gling Glong* et au *Cörang Lu Cörang Liang,* domaine de Lanka. Ensuite, Bung ramena la création sur notre terre, qui est au milieu ; c'est la raison pour laquelle tout a été sorti de là-bas (les Enfers). » Ce qui, clairement résumé, donne le schéma suivant : « Trois cieux au-dessus, trois enfers, au-dessous, nous les *kon-chau,* au milieu, les fils de Sept. »

Outre ce remarquable septénaire cosmique, nous apprenons trois choses :

— que la Terre est plate et le ciel en forme de cloche — ainsi s'expriment les Sedang — (la première est une sorte de plat rond aux bords duquel est fixée la corbeille hémisphérique *nir* du Ciel, disent à leur façon les Sré) ;

— qu'une rupture s'est produite entre le Ciel et la Terre par élévation du Ciel (14). La rupture est ainsi devenue irréductible entre les sphères de la mort et celles de l'immortalité ;

— que le rythme des étages inférieurs de l'univers est avec celui des étages supérieurs dans un rapport *d'analogie inverse* (jour-nuit, blanc-noir, pluie-sécheresse, etc... « les hottes s'y portent l'ouverture en bas... »

La Tradition des Sré évoque clairement le principe d'un renouvellement cyclique, le monde présent devant

(13) Dam Bo, *op. cit.*, p. 1 184.

(14) Chez les populations minoritaires du nord, cette rupture est celle de la liane axiale, dont les courges primordiales sont les fruits.

faire place, sur la terre même, à une ère neuve placée sous le signe de la paix, à un nouvel Age d'Or.

Les influences subtiles, tant d'en-haut que d'en-bas, emplissent l'Univers des Moï, peuplent leur paysage, animent leurs objets familiers. Ainsi les invoque-t-on chez les Mnong-Gar :

« O Génie de la Terre,
ô Génie du Sol,
Génie des Alentours,
Génie des Frondaisons,
Génie des Feuillages,
Génie des Fils,
Génie du Rouet,
Génie de la Plaine,
Génie des Vallées,
Je vous appelle tous.
Et vous, Génie de la Porte,
Génie de la Couche,
Génie du Point du Jour,
Génie du Clair de Lune,
Génie du Coucher du Soleil,
Je vous appelle aussi... » (15).

Et chez les Jarai :

« Maintenant, j'appelle
le Génie de la Source,
le Genie de la Place du Village,
le Génie du Tabac,
le Génie de l'interdit *gun,*
le Génie de la Touffe de médicaments,
le Génie de la Levée de terre,
le Génie de la Porte du Village,
le Genie de la Palissade,
le Genie du Foyer,
le Génie des Bracelets
et le Génie des Biens... » (16)

Mais il serait léger de limiter à cet « animisme » sommaire — s'exprimât-il par un lyrisme grandiose — la spiritualité des Moï. Les « génies », *Yang,* ne sont que des intercesseurs, même s'ils tiennent, en apparence, la place essentielle. Les plus grands sont des

(15) G. Condominas, *op. cit.*, p. 71.

(16) P. B. Lafont, *Prières Jarai* (Paris, 1963), p. 51.

héros mythiques parvenus à l'apothéose. « Jadis, assurent les Sré, c'étaient des hommes à notre image ; maintenant, nous les vénérons comme *yang.* » Une légende de même origine explique que si tel ou tel *yang* habite telle montagne, tel arbre, tel rocher, c'est qu'il y trouva refuge au moment du Déluge.

« Seul ajoute-t-on, *Ndu* n'a pas eu à fuir, car il ne réside pas ici ou là. ». *Ndu,* chez les Sré, résume la transcendance. « Au-dessus de nos *yang,* dit un Cil, il y a le *Yang* du Ciel, le *Yang Ndu Pöjing* (« qui crée ») dont tout est issu... » (17). *Ndu* est sans lieu, sans âge et sans forme ; aussi n'est-il jamais représenté. Il est source de toute vie, maître de l'Univers, providence des plus démunis. Mais peut-être parce qu'il n'a ni lieu ni forme, ou parce que les *yang* prennent toute la place dans les nécessités immédiates de la vie quotidienne, surtout parce que la perte accélérée de la Tradition est éloignement de la Source suprême, le culte de *Ndu* a tendance à s'estomper (18). Pourtant, dit un ancien au P. Dournes « si tu nous avais pris le nom de *Ndu,* tu nous aurais tout pris », à savoir le fondement même des rites traditionnels (19).

O'i Adei, Seigneur Ciel, disent les Jaraï, *Bok Kei Dei,* disent les Bahnar, *Aê Diê,* disent les Rhadé : le sens est le même. *O'i Adei* est le « Créateur de tout » ; *Bok Kei Dei* « crée lune et soleil ». On croit leur apercevoir ici et là, dans les invocations, des associés : *O'i Adu* chez les Jaraï, *Aê Du* chez les Rhadé ; mais, observe le P. Dournes, il n'y a pas, en fait, d'« association » : ce sont des doublets, employés pour le rythme ; *Adu, Du,* c'est *Ndu.*

Les couples ne sont envisagés qu'au niveau des *yang :* ainsi des *yang* du Ciel et de la Terre, du Soleil et de la Lune. Ciel et Terre sont mari et femme, mais vivent, on l'a dit, séparés. Il en est de même du Soleil

(17) *Sur la Piste des Hommes,* p. 151.

(18) On lui élève des tabernacles près des rizières, au moment de la moisson. Le phénomène d'éloignement n'est pas neuf : ses premières manifestations coïncident, explique un Sré évolué, avec le début de la sédentarisation.

(19) Cependant, le P. Dournes a peut-être fait un peu plus : il nous souvient que le tabernacle de la jolie chapelle élevée par ses soins à la léproserie de Djiring, en pays sré, reproduisait la case de *Ndu, kut Ndu*...

et de la Lune chez les Jaraï (toutefois, pour les Sré, ces derniers sont frère et sœur ; pour les Rôngao, ce sont deux sœurs ; pour les Rhadé, le Soleil est fille du Ciel et de la Terre ; il est le plus souvent femme : « notre Mère Soleil », disent les Röglai. Les tentatives d'union des premiers (arc-en-ciel), aussi bien que des seconds (éclipses) sont des phénomènes redoutables. Toutefois, le symbole de l'échelle comme moyen de rétablir le lien rompu, est également connu.

En contrepartie de l'omniprésence, dans l'univers moï, des influences subtiles, chaque acte de la vie courante a valeur rituelle. Toute manifestation du mal résulte d'une transgression, non de la loi morale, mais de l'ordre, de l'harmonie cosmique. L'inceste est la cause littérale de la sécheresse, l'impureté, celle de la stérilité des graines ; la toux, et plus sûrement encore l'amaigrissement sont la conséquence automatique de la transgression d'interdits familiaux. Aussi l'équilibre ne se trouve-t-il rétabli que par la *réparation* sacrificielle, qui constitue une part importante de l'activité rituelle. Elle accompagne nécessairement toute médication, et aussi toute décision de justice, laquelle n'est jamais répressive, mais réparatrice. Le sacrifice accompli, « la cause a disparu, la faute est effacée », chantent les Jaraï. Que la conséquence visible ne le soit pas toujours en même temps — notamment en matière de santé physique — est considéré comme absolument secondaire.

Un autre aspect de l'indispensable régulation cosmique est personnifié, chez les Jaraï seulement, par les Rois du Feu, de l'Eau et du Vent (*Po'tâo Pui, Po'tâo Ia, Po'tâo Angin*). S'ils ont perdu tout pouvoir temporel, ces trois personnages bien vivants conservent une réelle autorité spirituelle en leur qualité de gardiens des signes des Eléments, et par là même de maîtres des Eléments. Le plus important est le Roi du Feu (20), détenteur de l'Epée de Feu, qui « coupe les eaux

(20) Il est d'ailleurs le seul à étendre actuellement son autorité à l'ensemble de l'ethnie jaraï, autorité qu'on a parfois cherché à utiliser à des fins politiques. Il répondait, jusqu'à ces dernières années du moins, au nom d'Anyot.

Il faut observer que l'autorité des « Rois » est absolument distincte du rôle des guérisseurs et des chamanes (*njau*) qui

et fait un chemin , coupe le chemin et en fait une montagne ; chauffée au rouge, l'eau ne l'éteint pas. » D'origine céleste, elle fut, dit la légende, précipitée dans le lit du Mékong où elle brillait comme le feu. Elle est conservée dans une grotte où le profane ne peut, impunément, l'apercevoir (21). Si elle n'était enveloppée, le pays brûlerait. Mais elle le protège et symbolise, d'autre façon, la Terre vierge. Ainsi le cycle du symbolisme des Eléments se trouve-t-il bouclé.

Eléments d'une symbolique

Symbolisme des Eléments, symbolisme de l'*épée :* nous l'avons brièvement évoqué, mais assez, nous semble-t-il, pour qu'on en ait perçu le caractère traditionnel. Chemin faisant, nous avons aperçu celui de la *forge* et celui de la *foudre,* étroitement liés, celui aussi de l'*échelle*, de l'*arche* primordiale et de la *navigation*. La symbolique moï est riche. Nous en relèverons quelques éléments supplémentaires, sans avoir aucunement le souci d'être exhaustif.

L'*arbre* est, comme dans toute l'Asie du sud-est, l'habitat des génies. Les héros naissent souvent de son tronc ou de ses fruits. Mais l'arbre sacré par excellence est le banian : sa prodigieuse vitalité en fait le symbole de la procréation et de la puissance vitale chez les Sré, de la vie et de la longévité chez les Röngao. Notion identique chez les Jarai :

« J'appelle maintenant le génie Bung,
la Mère qui engendre,
le Père qui porte sur son dos,
le génie du Banian,
le génie qui crée les hommes... » (22).

Bien qu'avec peu de netteté, son symbolisme axial paraît également connu, tant chez les Röngao, où l'on grimpe, en songe, le long du tronc, que dans la chanson rhadé de *Dam San,* où le héros atteint le uiel par son intermédiaire.

possèdent eux-mêmes, pour l'ensemble des tribus du sud, un pontife à Choah, en pays rõglai. Ce fut longtemps un personnage nommé Aneh.

(21) Cette prétention coûta la vie, en 1912, à l'explorateur Henri Maitre et à son escorte.

(22) *Prières Jarai*, p. 3.

Le mythe de la *baleine* qui, le long de la côte du Sud-Annam, a survécu à la civilisation chame, rappelle aux Moï l'âge où ils « habitaient en bordure de l'océan ». Une légende sré veut que la baleine, divinité secourable des navigateurs, ait transporté et initié l'Enfant sauveur qui libéra le peuple des puissances du mal et lui apporta la paix (23). Ce thème rejoint, par plusieurs aspect, l'universalité du symbole.

L'*engoulevent* nous est apparu comme étant associé au symbolisme démiurgique de la forge et du tonnerre. L'*oiseau* apparaît en d'autres occasions, lié d'autre façon aux mythes primordiaux : *Börling* et *Börlang*, la grive-pie et le vanneau, sont les deux frères qui traversèrent la mer sur le dos d'un canard merveilleux. Leur retour est identifié à celui de l'Age d'Or. Le *börling* (ou *mling*), oiseau bavard, est l'initiateur des juges, et non seulement l'inventeur des palabres auxquelles ils président, car l'oiseau est le révélateur de la vérité. D'une façon générale, il est le messager d'influences extra-terrestres, bonnes ou mauvaises : aussi les interprétations du vol sont-elles fréquentes. Il lui arrive même d'être l'envoyé de *Ndu,* voire une manifestation tangible de celui-ci. On note, tant dans les légendes que dans les coutumes, une certaine identification des hommes aux oiseaux : ainsi les Maa placent-ils des plumes de paon dans leur chignon.

La distinction s'établit nettement, dans le symbolisme montagnard, entre les *eaux inférieures,* auxquelles est classiquement associé le dragon-serpent, et les *eaux supérieures,* fertilisantes et régénératrices :

« L'eau de source lave le bracelets,
l'eau du ruisseau permet de se tremper la tête,
l'eau du ciel fait le paddy. »
(Proverbe sré)

« Génie de la source et du dragon, venez vers nous. »
(Prière jarai)

L'eau du *puits,* comme reflet du ciel et breuvage d'immortalité, est évoquée dans une légende sré : « Descendez et vous ne connaîtrez point la mort, dit

(23) *La Baleine et l'Enfant-sauveur*, par J. Dournes, in *France-Asie* n° 79 (Saïgon, 1952). Cf. aussi *Le Culte de la Baleine*, par Jean-Yves Claeys, in *France-Asie* n° 160-161 (Saïgon, 1959).

Ndu ; quand vous deviendrez vieux, je vous referai un nouveau visage et vous serez à nouveau comme de petits enfants. » (24).

La *jarre* de bière de riz, à laquelle chacun boit au chalumeau, est d'abord l'instrument de la boisson communielle :

« J'appelle les génies...
pour qu'ils viennent manger de concert
et boire ensemble... »

La notion de vase d'abondance n'en est pas non plus absente : outre que les jarres précieuses sont symbole de richesse, la *beuverie* favorise la fertilité. Rêver de beuverie annonce d'ailleurs la pluie. L'important sacrifice du buffle est également l'occasion d'un repas communiel.

On a découvert, à propos de la cosmogonie sédang et sré, une conception très classique du symbolisme du *dôme*. On en rapprochera une notion aussi belle qu'originale : celle du « chemin du cœur ». Le centre de certains travaux de vannerie, « d'où partent toutes les lignes de construction et se propagent des carrés concentriques » (25), est appelé *nus*, le cœur ; l'ensemble de la méthode est lui-même dénommé *guung nus*, le « chemin du cœur », la figure centrale apparaissant en effet tout à la fois comme l'origine de la propogation, et comme un point de convergence. Est-il symbole plus expressif, et plus heureusement nommé ? La Tradition moï, pour menacée qu'elle soit, n'a pas elle-même perdu le « chemin du cœur » : tel est bien l'essentiel.

Pierre GRISON

(24) *Dieu aime les païens*, p. 53.

(25) Jacques Dournes, *Le Chemin du Cœur, Regards sur l'Art sré* (*L'Art Sacré*, juillet-août 1955).

ÉLIE et la CONCEPTION DU RETOUR

Un ouvrage récent d'A. Augustinovic (1), paru à Jérusalem sous deux versions, l'une italienne, l'autre anglaise, vient d'attirer l'attention sur les rapprochements indubitables que le Proche-Orient fait entre le prophète juif Elie, le personnage mystérieux qu'on vénère en Islam sous le nom de El-Khidr et un ensemble de saints du christianisme : St Georges et d'autres saints dont les fêtes se situent vers la mi-juillet et qu'on met en rapport avec les personnages ci-dessus mentionnés. La fête de Notre-Dame du Mont Carmel est fixée au 16 juillet, celle de St Elie dans l'Eglise grecque étant le 20 du même mois, celle des Sept Dormants d'Ephèse le dimanche suivant le 22 juillet, date de la fête de Ste Madeleine et la liste n'est pas close (2). Or il se trouve que ces dates sont aussi celles reconnues pour les fêtes d'Adonis qu'on situe, d'après les travaux de Franz Cumont, vers le 19 juillet (3), le mois de juillet correspondant, chez les Juifs, au mois de Tammuz, celui où fut sensé mourir le dieu Tammuz, l'analogue sémitique et sumérien d'Adonis.

D'autre part, le rapprochement entre Elie et Jean-Baptiste était courant du temps du Christ. Il était écrit qu'Elie devait revenir pour « ramener le cœur

(1) « *El-Khader* » *e il profeta Elia*, 1971 ; « *El-Khadr* » *and the prophet Elijah*, 1972.

(2) Ste Marguerite d'Antioche, dont une « abbaye » était sur le site même de la grotte d'Elie au Carmel, et dont la lutte contre le dragon rappelle celle de St Georges, est fêtée le 17 juillet en Occident, le 20 en Orient. On rapproche aussi la fête des saintes andalouses Juste et Rufine, le 17 ou le 19 juillet de celle des Adonies (cf. W. Atallah : *Adonis*, p. 250).

(3) W. Atallah, *op. cit.*, pp. 247-254.